



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modès, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODÈS.

FOURRURES. — Le cygne, cette fourrure si jeune et si fraîche, à laquelle la mode ne pourra jamais renoncer, s'emploie beaucoup pour ornements de casaque en satin rose ou bleu, que l'on conserve au spectacle ou sur de jolis costumes de chez soi. Il est particulièrement destiné aux jeunes personnes, car les plus élégants casaque seront toujours en velours bordé de martre, ou entièrement bordé d'hermine, avec doublure pareille.

Ceux de ce genre que nous avons vus chez Serteaux¹, étaient dans les plus belles nuances de gros-bleu vert émeraude ou grenat, tous ayant dans leur coupe quelques variations, selon les modèles indiqués,

¹ Rue Saint-Honoré, 323.

modèles qui sont envoyés selon le goût de la personne qui les porte, et exécutés aussi heureusement que promptement dans la maison que nous citons.

Parmi les derniers articles de ce genre que nous avons vus, nous citerons des casaque en velours bleu fendus sur les hanches et au bas des manches; tout autour un double rouleau de martre entre lequel se trouvait une riche passementerie; des boutons en émaux, placés sur cette passementerie, devaient fermer à volonté le devant du casaque et le bas des manches.

Ceux-ci étaient d'une extrême élégance.

D'autres, en velours noir, avaient des garnitures de martre où de vison, larges d'une main tout autour, avec très-haut parement, et formant un collet carré ou arrondi retombant jusqu'aux épaules.

Il y en avait un charmant en velours giroflée, entièrement doublé de vison, et un en velours épinglé bleu pâle, bordé d'une large bande d'hermine, au-dessus de laquelle se trouvait, à deux doigts de distance, une seconde bande très-étroite, sur laquelle étaient placées les petites queues noires de l'hermine, ce qui était d'un effet délicieux. Trois petites cordelières d'un genre très-riche retombaient de chaque côté du devant, produisant ainsi un aussi joli aspect que lorsqu'elles fermaient le caza-weck. La plupart de ces objets étaient destinés à d'élégantes et jeunes princesses, habituées, depuis bien des années, à faire leur choix dans la maison Serteaux, et qui, bien qu'éloignées, n'ont cessé d'accorder leur prédilection à ces fourrures si connues par leur supériorité et leur nombreuse variété.

C'est pour la même destination que nous avons vu des manteaux doublés de fourrure, des pelisses, des palatines et des manchons magnifiques.

Ces articles sont, du reste, reproduits chez Serteaux dans toutes les progressions de prix qui doivent satisfaire tous les goûts.

Nous recommanderons surtout le petit *chez soi*: pointe d'hermine, en martre ou en vison. — Ce sont des genres de petites pointes à collet montant qui descendent jusqu'à la taille, ayant les mancherons pareils, et que l'on pose sur toute espèce de vêtements de chez soi, — ce qui est à la fois commode et gracieux.

Serteaux a aussi une foule de bouts de manches très-hauts, tels qu'on les porte cette année, et que nous citons parce que nous savons combien toutes les femmes apprécient l'utilité de ce petit accessoire.

CORSETS. — Bien décidément, le goût de l'élégance reprend, cet hiver, sa plus grande extension, si l'on en juge par les commandes nombreuses des corsets *Josselin*; — heureusement cette maison peut répondre à ce nombreux appel sans préjudice des soins que réclame une confection si délicate. — Les dames *Josselin*¹ sont toutes trois d'un égal talent pour répondre à leur brillante clientèle.

Initiées successivement à toutes les per-

fections de leur art, les demoiselles *Josselin* sont venues en aide pour coopérer à l'immense extension que prenait cette maison, la plus célèbre qui fût jamais connue dans les industries de ce genre.

Donc, aujourd'hui, nous rappellerons à cette clientèle élégante tout ce que la réunion de ces habiles artistes leur assure de nouvelles perfections et de promptitude en exécution de leurs corsets, — et nous dirons surtout un mot sur le corset *Marie de Médicis*, parce qu'il est celui que réclament en ce moment toutes les grandes couturières qui préparent les plus beaux costumes de la saison.

M^{me} DE BAISIEUX¹.

Dans ce nom il y a une certaine magie dont l'empire est immanquable sur les femmes qui recherchent le bon goût, l'élégance et la grâce. C'est qu'effectivement, si des fleurs, des dentelles, de la gaze et de la soie sont des éléments qui ajoutent à la beauté, ce but n'est atteint que par l'art avec lequel on les dispose; et, sous ce rapport, M^{me} de Baizieux est artiste. Nous allons essayer de décrire les charmantes robes que nous avons vues, en attendant que le crayon, plus habile que la plume, les reproduise.

C'est d'abord une robe de bal destinée à une jeune princesse étrangère; elle est en poulx de soie rose, avec deux volants en angleterre; une seconde jupe courte, qui s'arrête au-dessus du dernier volant, est fermée de chaque côté par une petite écharpe en angleterre également, posée de façon à former un double revers, la berthe assortie et attachée par un nœud de ruban. Les dentelles sont surmontées d'un agrément en paille à deux rangées, qui ondulent. Cette robe est répétée en bleu ciel, avec les mêmes garnitures en application. Cette toilette est ravissante, et joint la légèreté à la richesse des ornements; ce qui est, en général, assez rare.

Une autre robe de bal est en crêpe blanc, lamé en argent et à demi-jupe; la première est semée d'étoiles jusqu'à la hauteur du genou; la seconde a une riche

¹ Rue de la Paix, 13.

¹ Rue Saint-Anne, 44.

bordure, et est rattachée sur le côté par une guirlande de campanules rose vif et verdâtre, terminée par un bouquet.

Une robe, d'un style sévère, est faite d'une superbe étoffe qui simule une jupe de dentelle noire sur un fond mais. Pour seul ornement, un bouquet de fruits qui rejoint les draperies sur le corsage.

Disons en passant que M^{me} de Baisieux n'emploie que des fleurs de Constantin¹, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus merveilleusement joli en imitation. Quant aux bouquets de fantaisie, il y en a de tout nouveaux qu'elle s'est empressée de prendre pour en orner les robes de velours. C'est ainsi que nous avons vu un bouquet de mirabelles entouré de feuillage satiné bleu de France à un corsage en velours noir, qui avait une grâce infinie.

Revenons à nos robes de bal, et citons-en une en tulle laine sur une jupe de satin blanc bouillonnée aux deux tiers; c'est-à-dire que cette jupe, excessivement longue, est ramenée à la hauteur nécessaire par des bouillons du haut en bas. La jupe de tulle a quatre bouquets de roses du roi, éblouissantes de nuances et d'éclat, sur lesquels sont posés de petits oiseaux dont le plumage a les reflets des pierres les plus précieuses. Sur le corsage de satin plat, est une draperie à la grecque d'un genre tout moderne, car il est dû à M^{me} de Baisieux.

Nous remettons au prochain numéro la suite de cette énumération. Ce qui nous a frappés surtout, c'est la distinction qui caractérise les modes de cette maison, le choix des étoffes, leur coupe heureuse, l'entente de ce qui sied à la taille, et l'harmonie des couleurs; le bon goût du corsage Raphaël et Pompadour, et puis encore une petite sortie de bal qu'on emballait à la hâte, mais dont le modèle reste à Paris. Elle est en moire antique rose, doublée de satin blanc, et entourée, ainsi que le capuchon et les manches, d'une double rangée de passementerie en chenille.

Dans les préparatifs des dîners par lesquels on va rouvrir les grands salons, nous avons remarqué le luxe du linge de table. Fabriquée exprès, chaque serviette a le chiffre

¹ Rue d'Antin, 7.

ou les armes en damassé; l'entourage, sur la nappe, est une chasse; les cristaux de Lahocche-Boin¹ sont de rigueur. Les services de dessert en porcelaine dorée et peinte, mais unie avec filet de dorure pour le courant du service. Le surtout mélangé revient à la mode; il est composé de porcelaine et de vermeil, qui produisent un effet charmant aux lumières; les salles à manger ne doivent être éclairées qu'en bougies. — Des fauteuils de forme nouvelle ont totalement remplacé les chaises, sans pourtant tenir plus de place. Un tiroir contenant un petit tabouret à eau chaude achève le confortable aux places qu'occupent les femmes.

GRÉTRY.

M. Scudo, dans son dernier feuilleton musical de *l'Ordre*, nous raconte l'origine de l'opéra comique. Il parle des compositeurs qui les premiers ont créé et acclimaté la comédie lyrique en France; il parle successivement des œuvres de Duni, de Monsigny, de Philidor, et il apprécie ensuite le génie de Grétry.

Duni, Monsigny, Grétry, les créateurs de l'opéra comique, ont été tous trois, dit M. Scudo, les admirateurs de la musique italienne, dont ils ont imité les formes en les appropriant à la langue et à l'esprit dramatique de notre pays.

Le docteur Burney, qui vint à Paris en 1770, avait été frappé des nombreuses reminiscences de la musique italienne qu'il trouvait dans les œuvres de Duni, de Monsigny et de Grétry! Qu'on lise *la Serva padrona* de Pergolèse, et particulièrement le duo de la fin :

Ma questo ch'esser può!

et l'on sera étonné combien il ressemble à celui du *Roi et le Fermier* de Monsigny!

Encouragé par quelques succès qui lui valurent la bienveillance du chapitre de Liège, Grétry partit pour Rome en 1759. Arrivé dans la capitale du monde chrétien, il choisit pour maître de contrepoint Casali, dont les conseils n'ont pu lui apprendre à manier ces formes sévères et compliquées

¹ Palais-National, à l'escalier de cristal.

qui constituent l'art de bien écrire en musique. Lorsque Grétry quitta l'Italie en 1767, Casali, son maître, lui donna une lettre pour un de ses amis, à Turin, dans laquelle il disait de son jeune élève :

« Mon cher ami, je vous adresse un de mes élèves, véritable âne en musique et qui ne sait rien, mais jeune homme aimable et de bonnes mœurs. »

Bien que sévère, le jugement de Casali ne nous étonne pas, Grétry n'a jamais été un musicien savant; ses partitions le démontrent assez aux yeux exercés; mais il fut un génie éminemment créateur dont les inspirations ont fait le tour du monde et vivront aussi longtemps qu'il y aura sur la terre une âme sensible pour les entendre. Voilà ce que le maestro Casali n'a pas su découvrir dans son élève; c'est avec la même perspicacité que l'abbé Mattei a jugé son immortel disciple, l'auteur du *Barbier de Séville* et de *Guillaume Tell*!

C'est dans l'année 1768 que Grétry vint à Paris. Ce qu'il eut à supporter de dégoûts et d'humiliations avant d'obtenir un misérable libretto qui lui promit de développer les charmes de son imagination, est inutile à dire, car c'est la triste histoire de presque tous les compositeurs français. Enfin, appuyé de la protection d'un amateur éclairé, le comte de Creutz, ambassadeur de Suède, Marmontel lui confia la petite comédie du *Huron*, qui, représentée le 20 août 1768, eut un succès d'enthousiasme. Bientôt après il donna *Lucile*, où se trouve le fameux quatour : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* le *Tableau parlant*, en 1769; *Zémire et Azor*, *l'Ami de la maison*, la *Fausse Magie*, *Richard Cœur-de-Lion*, et une foule de chefs-d'œuvre remplis de grâce, de sentiment et de vérité.

La vérité, en effet, est le caractère distinctif des œuvres de Grétry. Il en était si occupé, qu'il en exagérait l'expression, et que très-souvent il sacrifiait l'élément musical aux finesse de la grammaire. Il nous a laissé, dans ses Mémoires, un long commentaire sur chacun de ses ouvrages, où il s'efforce de prouver toutes les finesse et les subtilités qu'il a cru mettre dans sa musique. Ils partent du même principe et l'appliquent avec la même rigueur. Tous deux ont voulu que la musique fût l'humble auxiliaire de

la poésie, et que le son ne fût que l'enveloppe sonore de la parole. Ils se sont exagéré un côté vrai de l'art, et ils vivront dans la mémoire des hommes par les belles idées qu'ils ont créées en dépit de leurs systèmes.

ON DANSERA.

Chaque jour, nous avons un nouvel indice, une nouvelle preuve que cet hiver sera très-brillant et très-animé. Les magasins font d'immenses préparatifs. — Il y a des fabriques qui ne peuvent plus suffire aux commandes qui leur sont faites. (Nous ne parlons que d'objets d'art et de luxe, bien entendu.) — Les théâtres montent tous de grands ouvrages; les hôtels du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin sont envahis par les ouvriers qui préparent les salons; on suspend les lustres, on renouvelle les tentures.... Les étrangers nous arrivent de tous côtés; Paris redevient peu à peu la capitale de l'élégance et des plaisirs de toutes sortes. — A propos des plaisirs, on nous annonce que cet hiver on dansera beaucoup! On a toujours dansé, me direz-vous. C'est à peu près vrai, — si l'on appelle danser cet insipide traînement de pied, plus ou moins cadencé avec l'orchestre, qui *florissait* dans nos salons il y a quelques années, et que venait à peine interrompre çà et là une valse; — mais, depuis l'importation de la polka et de toute cette légère famille de mazurka, de redowa, de cracovienne, de valse à deux temps, on a semblé reprendre avec un peu de ferveur le culte de *Terpsichore* (style chorégraphique). On n'a pas précisément ressuscité ce type perdu des *beaux danseurs*, type dont la dernière expression s'est résumée sous l'Empire dans la *gavotte*, mais on a introduit dans nos bals ces danses venues d'outre-Rhin, si pleines de grâce et de coquetterie; c'est là évidemment un progrès.

Aussi avons-nous vu s'ouvrir dans Paris de véritables écoles de danse; — et, en tête de ces célébrités, se place M. Laborde, dont les soirées ont eu et ont encore tant de retentissement dans le monde élégant. — L'habile professeur a fait disposer dans son petit hôtel de la rue de la Victoire une salle qui, dans tous les châteaux du monde, serait un salon ravissant d'élégance, de



Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux de M. Dasse. Manteau façon de M. Marie Seguin. Robes de M. de Baizeux.
 passementerie Torre-Delisle. Vase Lahoche-Roin. Parfums Guerlain.*

Moss, S. & J. Fuller, 34, Routh Lane, P. Lond.





2473.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Costumes des ateliers de Robine, r. S. Marc, 21. Bottes de Clerca, l. des Italiens, 11.

Messrs. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



fraîcheur et de bon goût; et là, il a ouvert ces cours, qui ont eu une si grande influence sur cette sorte de régénération de la danse.—Tous les hivers, de charmantes soirées réunissent là la plupart des notabilités de la fashion et des étrangers venus à Paris pour la saison des fêtes.

Ainsi a eu lieu, jeudi dernier, l'ouverture du cours que vient d'ouvrir M. Laborde. Il y avait foule dans les salons, les plus ravissantes toilettes, l'orchestre le plus parfait, la gaieté la plus charmante et du meilleur goût.

LA BEAUTÉ DES ACTRICES.

Aujourd'hui, comme autrefois, il y a de jolies et de belles actrices, et il est inutile de les nommer, afin de ménager les amours-propres. Sur ce chapitre-là, les actrices sont ombrageuses et même farouches.

Peut-être pourrait-on reprocher à l'actrice d'aujourd'hui de n'avoir pas autant de soin de sa beauté que l'actrice d'autrefois.

Cela vient-il de ce que l'actrice est, de nos jours, régulière, mariée, mère de famille? Elle mérite le prix Montyon.

Elle a un notaire, un château, un mari et des enfants.

Elle joue à la Bourse.

Elle vit retirée.

Elle a un agent de change qui fait ses affaires.

Son grand dérangement, celui que la médisance lui reproche, consiste en un souper chez Véry ou un voyage à Calais.

L'actrice est vertueuse comme une sœur de charité, elle couvre son cou et sa conduite du voile scrupuleux de la décence.

La cornette blanche du couvent, le confessionnal et Saint-Sulpice l'attendent un jour.

Autrefois c'était différent!

Il y avait des seigneurs, il y avait au théâtre des acteurs du monde, comme M. le comte de Maurepas et M. de Cossé.

Le théâtre et les actrices étaient un point de mire pour les grands seigneurs qui y trouvaient leurs aises et leurs banquets.

La finance guettait les Célimènes, et subissait leurs caprices.

La noblesse galante et les gens d'esprit

ennuyés se laissaient prendre au tablier de Toinette.

Mais, avant tout, avant d'être spirituelles, les actrices étaient jolies.

M^{lle} Laguerre était fort bien faite.

M^{lle} Louison Rey, charmante.

M^{lle} Allard, M^{lle} Lany, contraiaient singulièrement Sophie Arnould, qui se consolait en disant :

—J'ai plus d'esprit que ces quatre filles-là.

Alors on soignait sa figure et sa tenue bien plus que son esprit.

M^{lle} Levasseur achetait en un mois pour deux mille francs de pommade de jacinthe et de tubéreuse d'Artois à mouchoirs, chez Jollifret, le parfumeur de la cour.

M^{lle} Heinel, danseuse de Stuttgart, dépensait vingt louis pour enlever le *sachet créole* à M^{me} Elisabeth.

Ce sachet créole avait la propriété de chasser les maux de tête, les maux de dents, les maux d'opéras et généralement toutes sortes de maux et migraines.

Ce sachet venait du fameux comte de Paradès, cet aventurier illustre que M. de Sartine fit arrêter sous Louis XVI, pour avoir été pâtissier chez monsieur son père.

Les femmes de ce temps et principalement les femmes de théâtre, étaient donc uniquement occupées de leur beauté *ut placerent formâ*.

Elles se pomponaient et s'adonnaient devant les miroirs à facettes.

L'Empire, qui avait du bon, conserva quelque chose de ces mœurs et de cette recherche.

M^{lle} Bourgoïn avait en 1812 un boudoir en gazon avec des plates-bandes d'acajou, sur lesquelles sa femme de chambre, nouvelle Hébé, répandait l'ambre et l'œillet, les senteurs à la mode sous le premier consul.

M^{lle} Bourgoïn, riche, élégante, passait tout son temps à parer Iphigénie; elle était divine en voile blanc et en toge flottante. Elle plaisait même à Talma, qui était peut-être le parterre le plus difficile en actrices; Talma, cette belle statue grecque que le soleil seul pouvait embraser comme celle de Memnon!

Cette période de l'Empire fut du reste celle de la recherche dans l'ajustement, disons-le en passant.

Isabey multiplia ses gazes et ses roses au-

tour des délicieux portraits de M^{lle} Mars, de M^{me} Récamier, et de quelques autres déesses de l'Olympe impérial.

M^{me} Tallien, avec ses bas couleur de chair, ses émeraudes aux pieds, et sa majesté romaine, avait déjà prouvé combien de soin elle attachait à cette réputation de femme belle, que Robespierre lui-même lui avait décernée dans un de ses madrigaux.

THÉÂTRES.

OPÉRA. — Reprise du *Prophète*.

Après une interruption de près de quatre mois, le *Prophète* a reparu sur la scène de l'Opéra; cette représentation était presque une solennité; tous les habitués de l'Opéra étaient à leur poste, et, à l'inspection des loges, on pouvait reconnaître qu'il y a déjà du monde revenu à Paris. On remarquait, en effet, des toilettes charmantes d'élégance et de fraîcheur; et toutes ces recherches annoncent une brillante saison.

Le *Prophète* reparaisait avec les mêmes artistes : ceux qui ont créé les rôles, Roger et M^{me} Viardot en tête. Pour celle-ci, c'était sa rentrée; car, depuis l'interruption du *Prophète*, nous avons revu Roger chanter la *Favorite* avec un immense succès, qui, on se le rappelle, grandissait à chaque représentation.

Pour en revenir au *Prophète*, nous dirons que l'exécution a été parfaite; que le succès a été jusqu'à l'enthousiasme. Le public écoutait avec ravissement cette belle musique qu'on admire de plus en plus, chaque fois qu'on l'entend, ce grand drame si riche de péripéties, ces scènes si pleines de charme, de grâce, d'épouvante, de passions terribles; ces mélodies si inspirées et si rêveuses, ces grands effets d'harmonie si puissants, si admirables de style, d'originalité, de couleur locale.

M^{me} Viardot, dès son entrée en scène, au premier acte, a été accueillie par de bruyantes salves d'applaudissements, et à vrai dire, il en a été ainsi pour elle pendant tout l'ouvrage. Ce que nous disons de M^{me} Viardot, nous le devons dire aussi de Roger. Dès sa première romance, qu'il dit avec tant d'âme et de mélancolie, jusqu'à cette fiévreuse et stridente chanson à boire

du cinquième acte, ce n'a été qu'un succès toujours croissant : l'air de bravoure et le finale du troisième acte, la magnifique scène de l'église, où il se montre à la fois tragédien accompli; enfin tout le cinquième acte.

Les autres rôles étaient confiés aux artistes qui les ont créés : Bertha à M^{me} Castellan, — le comte à Bremond, et sauf Euzet, nous avons retrouvé nos anabaptistes : Levasseur et Gueymard. M^{me} Plunkett, non plus, n'a pas reparu dans le ballet.

Nous ne savons si l'administration a l'intention de nous montrer Roger dans quelque nouveau rôle. Il avait été un instant question des *Huguenots*, mais la chose n'a pas eu lieu. Cependant, maintenant que voilà M^{me} Viardot revenue, et tout le personnel présent, la question est changée. Toujours est-il que, dans le *Prophète*, Roger est complet. Il a compris ce rôle avec un rare bonheur; il l'a rendu en grand acteur, en artiste consciencieux et passionné, en chanteur accompli, joignant l'habileté la plus grande au sentiment le plus exquis, à l'inspiration la plus vraie.

Voilà l'Opéra entré dans une voie de succès qui lui assure un brillant et fructueux hiver; il pourra alterner en représentations avec deux inépuisables succès : la *Filleule des Fées* et le *Prophète*; nous pourrions même dire deux nouveautés; car ce *Prophète*, qui avait fait une si éclatante apparition, a été tout à coup saisi par le choléra, les appréhensions de la politique, et enfin la saison des congés. Le moyen d'ailleurs de ne pas avoir de succès pour un théâtre qui a à sa disposition le répertoire de l'Opéra et des artistes qui s'appellent : M^{me} Viardot, Roger et Carlotta Grisi!

Enfin, toutes les difficultés sont aplanies, et la réouverture du Théâtre-Italien est définitivement fixée à jeudi prochain 1^{er} novembre; cette solennité viendra donner un éclatant démenti aux bruits contradictoires qui ont couru sur l'avenir d'une entreprise qui intéresse à un si haut degré l'art lyrique.

M. Ronconi conserve la direction, les principaux artistes nous restent : Lablache, Ronconi, Morelli, M^{mes} Persiani et Ronconi sont à la tête de la troupe, qui comptera en outre deux chanteurs d'élite : Lucchesi, ténor dis-

tingué que l'Italie regrette, et M^{lle} d'Angri, contralto renommé, ne le cédant à aucune de ses devancières pour l'énergie, le dramatique du chant et l'élégance des manières.

Tout est mis en œuvre par la direction pour mériter les applaudissements et les sympathies de son public : les chœurs et l'orchestre épurés et augmentés, les répétitions confiées à l'expérience de M. Bazzoni, la belle salle Ventadour restaurée, attestent de la sollicitude de M. Ronconi pour ses abonnés.

C'est beaucoup déjà, et ce n'est point assez pour le zèle de la direction : non-seulement nous entendrons les chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire, mais nous serons initiés aux opéras inconnus encore de nos dilettanti ; en outre, M. Ronconi utilise ces derniers jours qui précèdent l'ouverture à faire une tournée en Italie, afin d'engager les artistes qui lui sembleront dignes des bravos parisiens ; déjà nous pouvons citer M^{lle} Rossetti et M^{lle} Vera.

Nous avons aussi le secret de quelques autres noms déjà célèbres à Milan et à Florence ; mais comme la *scrittura* n'est pas signée, nous craindrions, en les publiant trop tôt, de nuire aux négociations entamées. Nous pouvons dire cependant que tout nous porte à croire que nous entendrons pendant cette saison M^{lle} Giulia Fodor, la nièce de M^{me} Mainvielle Fodor, qui se recommande autant par son talent que par les souvenirs que son nom rappelle.

Félicitons M. Ronconi de savoir ajouter à l'éclat des talents acquis ces brillantes espérances ; félicitons-nous surtout de voir rouvrir le Théâtre-Italien. Si c'est un événement pour l'art, c'est aussi un événement commercial et presque politique : salle comble aux Italiens, c'est une assurance de calme, un présage de concorde, une prédiction de richesse pour le pays.

La rentrée de M^{me} Persiani et les débuts de M^{lle} d'Angri, dans *i Capuletti e i Montecchi*, de Bellini, viendront rendre plus solennelle la première soirée d'ouverture du Théâtre-Italien.

L'Opéra-Comique n'a jamais eu une soirée comme celle de mardi : pas une loge, pas une stalle qui ne fût louée d'avance pour la rentrée de M^{me} Ugalde dans *la Fée*

aux Roses, après dix jours d'absence. La délicieuse cantatrice a été reçue et applaudie par un public enthousiaste. Le merveilleux talent de M^{me} Ugalde a brillé de tout son éclat ; elle a déployé toutes les qualités exquises qui ont fait à *la Fée aux Roses* un si heureux succès. La représentation a été de tout point magnifique.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON. — *L'Héritier du Czar.*

L'héroïne de ce drame, de M. Paul Foucher, est Charlotte de Brunswick, cette infortunée femme d'Alexis Petrowitz, dont l'histoire est encore enveloppée de voiles impénétrables.

On conçoit que M. Paul Foucher, pour mettre un pareil sujet à la scène, ait adopté la donnée romanesque.

Ainsi, par la faveur de la comtesse de Königsmarck, Charlotte de Brunswick se fait passer pour morte, met une bûche à sa place dans la bière, et, après avoir été enterrée, se réfugie aux Etats-Unis, où elle épouse le comte d'Alban, car c'est un comte.

Vraie ou non, cette histoire, révoquée en doute par Voltaire, est éminemment dramatique, et l'auteur a su en tirer un grand parti. Il a prodigué les péripéties, les situations touchantes, les détails intimes.

Les caractères sont très-bien tracés. La figure de Charlotte est du plus vif intérêt.

La pièce a été écoutée avec une attention soutenue et comblée d'applaudissements.

M. Alexandre Dumas, contrairement à ce qui a été annoncé dans plusieurs feuillets, ne prépare aucun drame pour l'Odéon, et le *Comte Hermann*, drame en collaboration avec M. Auguste Maquet, et qu'il destine aux Théâtre-Historique, n'est imité ni d'un roman d'Auguste Lafontaine, ni d'aucun roman, quel qu'il soit.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Le Connétable de Bourbon.*

Cette pièce n'est qu'un nouveau canevas pour utiliser les décorations, les costumes et tous les magnifiques accessoires du drame de *Rome*. — C'est, en quelque sorte, un livre mis dans la reliure d'un autre. Il a

fallu, bon gré, mal gré, couper cette action en actes et en tableaux sur le plan de sa devancière; aussi ne faut-il pas juger cette pièce trop sévèrement, et tenir gré à l'immense difficulté qu'ont eue à surmonter les auteurs.

Le Connétable de Bourbon est un des plus magnifiques spectacles qui aient été offerts aux Parisiens depuis bien des années. — L'Opéra lui-même devrait invoquer ses plus grands succès en ce genre pour rivaliser avec les splendeurs de cette mise en scène, de ces marches d'armées, de ces cortèges, de ces ballets, de ces fêtes, de ces pompes de toutes sortes.

Tout Paris courra à la Porte-Saint-Martin pour admirer le drame du *Connétable*.

On parle d'une comédie en cinq actes que M. Scribe doit donner au Gymnase, et qui sera mise à l'étude dans les premiers jours du mois de novembre.

La saison du Cirque des Champs-Élysées touche à sa fin. Les dernières représentations ont été fort brillantes. M. Dejean, qui cette année a acquis de nouveaux droits à l'estime et à la faveur du public, va nous quitter jusqu'au printemps. Il se propose de commencer sa tournée équestre par Bruxelles, où le début de ses artistes aura lieu dans les premiers jours de novembre. Il ira ensuite à Gand, puis il visitera les principales villes de l'Allemagne. Le théâtre de Bruxelles, où se donneront les exercices, a été disposé avec beaucoup de soin. Un manège a été préparé à la place de l'orchestre et du parterre, et sur la scène on a élevé un amphithéâtre qui continue la décoration de la salle et permettra de placer un grand nombre de spectateurs. On a fait venir de Paris un lustre, semblable à celui des champs-Élysées.

Lors de son passage, il y a quelques semaines, dans un de nos chefs-lieux du département du Midi, le comique Ravel accepta le rôle principal dans un vaudeville du crû, ayant titre : *les Calicots*.

Du jour au lendemain, la pièce est répétée, montée, affichée, et le directeur compte sur un succès.

Mais il a compté sans les calicots et autres chevaliers de l'aune — vieux style — de la localité, qui font serment d'enterrer sous les sifflets et le vaudeville incongru et l'audacieux acteur.

Les portes du théâtre s'ouvrent. Les conjurés envahissent le parterre, serrant d'une main convulsive l'instrument de leur vengeance, et, au lever de la toile, saluent Ravel d'une bordée formidable de sifflets, de trépignements et de grognements, lesquels redoublent chaque fois que l'auteur ouvre la bouche.

Ravel, bravant de pied ferme cet orage, auquel il est cependant si peu accoutumé, attend inutilement que le calme renaisse.

Enfin il s'avance vers le trou du souffleur, et fait signe qu'il désire parler au public.

Le tumulte s'apaise aussitôt.

— Messieurs, dit alors Ravel avec cet air et cet accent qui n'appartiennent qu'à lui, — messieurs, je dois vous avertir que si les *calicots* augmentent, la *toile* va baisser.

Nouveaux hourras, nouveaux trépignements, mais cette fois d'enthousiasme. La pièce est jouée, Ravel redemandé, et les redoutables chevaliers de l'aune avouent qu'ils ont trouvé leur maître.

A ce Numéro sont jointes les planches 2472 et 2473.

Une maison de Bruxelles, honorablement connue, offrant toutes les garanties désirables, possédant dans l'article nouveautés en lingerie, qu'elle fait en gros depuis longues années, une nombreuse et bonne clientèle, désire être chargée, comme dépositaire, de la vente d'un ou de plusieurs articles se rattachant à sa spécialité.

Prendre l'adresse au bureau du journal.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.